

Écumer la pensée

Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères ITT*, Paris, Maren Sell, 2005

Guillaume Asselin

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2009). Review of [Écumer la pensée / Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères ITT*, Paris, Maren Sell, 2005]. *Contre-jour*, (18), 159–166.

Écumer la pensée

Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005.

Dans sa trilogie placée sous le symbole de la sphère, Peter Sloterdijk analyse les diverses manières dont l'homme, à travers le temps, aménage le monde afin de le rendre habitable. L'entreprise qui reçoit le nom de « sphérologie plurielle » (sorte de « néo-monadologie ») déploie l'idée d'une « géométrie sphérique vitale » fondée sur un constat simple : la vie est essentiellement une affaire de forme qui conduit, tant sur le plan de la genèse cellulaire que sur celui de la vie en société, à la constitution d'espaces intérieurs protecteurs reproduisant et consolidant à diverses échelles les propriétés immuno-systémiques de l'espace utérin primordial. Les voûtes et écorces célestes imaginées par les anciens cosmologistes, les paradis et les arrière-mondes produits par l'imagination religieuse et métaphysique, ainsi que l'espace politique de l'Empire défini comme « serre de confort » — tous visent à rétablir de diverses manières l'espace de gâterie primordial que constitue le champ mère-enfant, en substituant à celui-ci des prothèses imaginaires. Religion, métaphysique et politique, dans cette optique, apparaissent comme de « grandes fabriques de parapluies symboliques » déployant au-dessus des hommes un véritable « ciel sémiotique ».

Or, en brisant la carapace des sphères immuables (le cosmos aristotélicien) et en élargissant les bornes de l'univers jusqu'à le dissoudre dans l'espace infini, la révolution copernicienne et les grandes explorations maritimes ont littéralement fait éclater cette image du monde conçu comme une immense maison fermée. L'espace universel global qui rassemblait jusque-là l'humanité entière sous les figures totalitaires de l'Être ou du Dieu unique se fragmente en une pluralité d'espaces autonomes plus ou moins mobiles, dont le premier chapitre d'*Écumes* dresse la liste sous l'espèce d'une « théorie des capsules, des îles et des serres ». Ceinturée de toutes parts par la masse amorphe de l'océan, l'île est à la mer ce que l'individu est à la société — ce que la Terre est à l'espace intersidéral : un monde en miniature, une bulle immergée dans l'écume socio-planétaire où l'image du Globe unique s'est dissoute et fragmentée en une myriade de petites cellules co-isolées, en une pluralité d'auto-conteneurs dispersés dans une foule de systèmes reliés en réseau (le navire, l'automobile, la capsule spatiale, l'appartement...). En faisant ainsi se déployer l'existence comme séjour en des lieux spécifiques, cette révolution de l'espace a rendu l'habitat explicite. L'homme prend enfin conscience qu'il ne vit jamais que dans des mondes intérieurs ; qu'il doit sans cesse s'appropriier l'environnement par le biais de la machine à habiter, du design du climat et de l'exploration du voisinage — avec, pour point culminant, la conquête des espaces intersidéraux et l'invention du monde virtuel. Cette explicitation de l'habitat se traduit par une inversion du rapport de l'homme à l'environnement qui, de laboratoire existentiel où les humains étaient confinés au statut de sujets d'expérience aveugles à leur condition spécifique d'habitation, devient lui-même objet d'expérimentations de toutes sortes : climatiques, aérospatiales ou aéronautiques, aussi bien qu'artistiques et politiques. Inversion qui trouve sans doute son expression la plus explicite dans l'exposition *Surroundings surrounded* montée en 2001, à Karlsruhe, par Olafur Eliasson en coopération avec Peter Weibel, où la nature, reproduite dans le laboratoire-musée, apparaît d'emblée médiatisée et interprétée par la science et la technique : « On comprend enfin ici ce qui relie la phénoménologie de l'esprit, le musée et l'explicitation en marche. Savoir, ici, c'est pouvoir expliciter ; expliciter, c'est pouvoir exposer. » En faisant

ainsi se détacher la « machine à habiter » (Le Corbusier) du fond obscur de la nature, les « architectures d'écume » à laquelle Sloterdijk consacre son deuxième chapitre marquent une rupture fondamentale avec le mode de vie sédentaire qu'avait imposé la condition agraire au profit d'un *modus vivendi* multilocal et semi-nomade, dont l'appartement est sans doute le plus puissant symbole. Traduction architecturale de la cellule biologique, le logement moderne apparaît en effet comme un système immunitaire au moyen duquel l'individu se préserve des intrusions inopportunes du dehors en s'entourant d'appareils qui lui permettent de se relier et de se détacher à volonté de l'écume biosociale pour se retirer dans son « égosphère » et jouir de soi sans contrainte.

L'éclatement du champ social en milliers de micro-théâtres où chacun devient l'animateur de sa propre ambiance a pour corollaire la décomposition du phénomène bio- et psychopolitique du *prolétariat*. La classe ouvrière industrielle, miséreuse et dépressive qui avait été, au XIX^e siècle, l'acteur principal des révolutions, sort de scène alors qu'avec l'apparition de la « société de l'abondance » et de la « société des loisirs » les symboles matériels de la richesse passent au premier plan. Le misérabilisme caractéristique de la tradition des opprimés le cède à une consommation ostentatoire de luxe, tant dans les domaines de la mode, de la table que de la mobilité, qui culminera avec le culte de l'automobile. Dans ce troisième et dernier chapitre où il développe une « théorie du luxe constitutif », le philosophe s'attaque à la « fiction de la créature du manque » entretenue par les idéologies conservatrices, qui s'entêtent à sacrifier au culte de l'*homo pauper* alors que l'accumulation de prospérité, de science et de technique manifeste explicitement une sortie de la société moderne hors de l'ère de la pauvreté matérielle et de ses compensations spirituelles. Le concept de civilisation s'avère ainsi intrinsèquement lié à celui d'anti-gravitation ; il exige l'immunisation contre l'esprit de lourdeur qui, depuis toujours, paralyse l'initiative humaine. À la gravité du ton et à la solennité des poses attachées à la métaphysique d'obédience heideggerienne où l'existence est fondamentalement souci, il convient d'opposer un esprit de légèreté rompant avec l'idéal de fondation et « l'intériorisation du sacrifice » au fondement des morales ascétiques

et privatives, afin de mettre au jour la nature réelle de l'homme comme « créature de luxe ». Le livre se clôt sur un « Aperçu rétrospectif » qui se présente comme l'« extrait d'une conversation sur l'oxymoron » entre trois personnages dont le rôle, outre celui de résumer les grands axes de la réflexion, consiste à personnifier les divers régimes discursifs que le philosophe se sera plu à mettre en tension : macro-historien, théologien et critique littéraire permettent ainsi à l'auteur de procéder à sa propre auto-critique, le sérieux se mêlant à l'auto-dérision.

*

Ce qui frappe et impose le respect chez Sloterdijk, c'est la capacité, extraordinaire, de reformuler pratiquement à l'infini ses idées-clés dans des formules coups-de-poing dont l'ironie décapante contraste fortement avec le ton et la pose qu'il est traditionnellement convenu d'adopter lorsqu'on se mêle de « philosopher » chez les universitaires et les « néo-sérieux ». Jonglant irrévérencieusement avec les concepts en vogue et cassant allègrement les jouets des métaphysiciens étriqués, il occupe, à l'égard de l'intelligentsia contemporaine, le rôle de *trickster* ou de corsaire écumant la langue à coups de néologismes et d'oxymores. Le style baroque de l'écriture se met au service d'une pensée mutante et délinquante renouant de façon enthousiaste avec l'esprit du gai savoir nietzschéen. Le dialogue final, où l'on verra une sorte de mélange entre *La comédie humaine* et le dialogue socratique, est, à ce titre, tout aussi hilarant qu'éclairant. La forme linguistique de l'entreprise sphérologique y est décrite par le critique littéraire comme le fruit d'une coopération étroite et inusitée — *oxymorique* — entre l'élan poétique et le scepticisme. Mais au lyrisme propre à la philosophie classique qui, à tout prendre, se déduirait de l'usage systématique de l'hyperbole et du superlatif visant à consacrer la perfection et l'immutabilité de l'Être et du monde, l'auteur préfère encore le style froid, se méfiant des excès oratoires de la prose politique dont l'histoire a montré les effets dévastateurs sur les masses.

Cette désintoxication de la langue, que le philosophe prend plaisir à expurger de ses remugles de vieille Europe conservatrice, réalise dans

le domaine de l'expression ce que la technique accomplit au regard des phénomènes, en les tirant de la latence pour les exposer à la lumière de la compréhension procédurale. Sloterdijk revendique sur le plan du langage et de la pensée la violence que Heidegger dénonçait dans la technique en tant que « mode de dévoilement » sauvage exercé à l'endroit d'une nature réduite à un simple fonds d'exploitation. Rompant avec l'attitude de piété commandant de laisser les choses se montrer elles-mêmes, sans y être contraintes (toute volonté de connaître au-delà de ce que l'Être consentirait à révéler de lui-même étant identifiée à une *hybris* aux accents plus ou moins diaboliques), l'enfant terrible de la philosophie démontre que cet « assaut de longue haleine contre le secret » ne se produit jamais que par nécessité. La connaissance est intrinsèquement liée à « l'invasion incessante de l'intelligence dans le dissimulé ». Au naturalisme naïf de la phénoménologie qui, dans l'esprit vaguement holiste ou religieux de la « donation », fait valoir la « primauté métaphysique de la perception contemplative sur la mesure, le calcul et l'observation », rabaisant le dévoilement technique au rang de phénoménalité dérivée, l'auteur d'*Écumes* oppose une évidence difficilement contestable — à savoir que nombre des phénomènes qui ont émergé à la visibilité n'y sont parvenus que par l'intermédiaire de capteurs et d'instruments bien au-delà des capacités perceptives du corps humain. Les percées dans le domaine de l'anatomie, de la biologie moléculaire, de la génétique, de la physique quantique, de l'astronomie et *tutti quanti* ont requis l'invention de moyens d'observation (microscope et télescope, « ces deux machines infernales de l'œil ») permettant de placer les phénomènes jusqu'ici voilés par la nature sous la contrainte de la manifestation, produisant ainsi des « néo-visibilités » que rien ne destinait à entrer dans le champ de la perception humaine. Aussi le concept véritable et réel de la modernité n'est-il pas celui de *révolution*, mais celui d'*explicitation*. On n'a pas tant retourné ou renversé l'ordre des choses que fait passer à l'avant ce qui était à l'arrière-plan, en dépliant et en déroulant, grâce à des procédés d'imagerie très sophistiqués, ce qui restait jusque-là auparavant indisponible et replié dans l'ombre et la latence, transposant ainsi le monstrueux dans le quotidien (plongées optiques dans les entrailles du corps anatomisé ou enfoncées dans les abysses de l'inconscient, visages défigurés d'enfants

brûlés au napalm, grouillement chaotique des niveaux sub-phénoménaux révélés par la microbiologie et la microphysique).

Si le langage et les vues de l'auteur forcent l'admiration, produisant lui-même cet effet d'effraction en déboulonnant les concepts et les *a priori* de l'écoromantisme bien-pensant, il n'en reste pas moins qu'on peut exprimer des réserves face à cette apologie de l'hégémonie technique. J'objecterai ainsi au philosophe que la puissance d'explicitation que l'on peut, à bon droit, reconnaître à la technique comme un « plus de conscience » est en effet tout aussi susceptible de se retourner en un engourdissement de celle-ci sous l'effet de l'automatisation, qui est peut-être la forme la plus insidieuse de « l'oubli de l'être ». Dans le chapitre qu'il consacre à la technologie dans *De Samson à Mohammed Atta. Foi, savoir et sacrifice humain* (que j'ai déjà eu l'occasion de commenter en ces pages), Terry Cochran montre très justement comment la multiplication des couches d'abstraction qu'a tendance à engendrer la pensée technomédiatique a pour effet de désengager l'esprit de ses propres opérations, en les faisant passer de l'avant à l'arrière-plan de la conscience, suivant un mouvement inverse à celui décrit par Sloterdijk. Exemple : en substituant à l'effort physique requis par l'alimentation d'un feu une simple pression sur le commutateur, la technique congédie du même coup de l'espace de la conscience les relations qui s'établissaient jusque-là entre le savoir, le geste manuel et la pensée conceptuelle, l'esprit se mettant désormais sur le pilote automatique sans y prendre garde. Tout un bagage d'expériences et de connaissances pratiques est désormais transféré à un corps de spécialistes, sur le dos desquels on se décharge de la responsabilité de savoir et de penser soi-même à ce que l'on fait en actionnant un levier ou en appuyant sur un bouton. Ne dit-on pas que Proust est mort de n'avoir pas su attiser sa cheminée ? Il ne s'agit pas, pour Cochran, de souscrire au discours technophobe dans lequel se complaisent certains tenants de l'humanisme strict, mais d'insister sur l'importance de reconnaître la manière dont la pensée s'automatise en vertu de la technologie, afin d'être en mesure de comprendre les mécanismes qui règlent en sous-main la marche de l'esprit humain. Si « l'empire » s'allie d'aussi près à la technologie, c'est bien parce que l'automatisation des gestes quotidiens

rend les esprits d'autant plus malléables qu'ils sont engourdis dans leur « serre de confort », où les facilités techniques dispensent désormais d'exercer sa pensée et son savoir-faire.

On mesurera néanmoins, à la lumière de cet exposé et de ces réflexions, toute la puissance de cette pensée — inégalée dans l'histoire de la philosophie, tant par l'ampleur de ses vues que par la vivacité de son style, la force de ses formules, la clarté de l'articulation et la qualité visionnaire de ses images — qui permet de saisir l'ensemble des phénomènes humains sur la longue durée, depuis le paléolithique et les premiers groupements sociaux jusqu'à aujourd'hui, dans à peu près tous les domaines : de la cosmologie antique à l'astrophysique contemporaine, en passant par la théologie, la philosophie, l'esthétique, l'architecture, la biologie, la physique, la sociologie, la cybernétique et les théories systémiques, les sciences immunologiques, la psychanalyse et la psychologie des profondeurs. Qu'on n'aille pas voir dans cette vision d'ensemble une contradiction : c'est précisément le renoncement au point de vue unique, impérial, au profit d'un regard multifocal et interdisciplinaire qui permet de comprendre les faits humains dans leur solidarité, à travers leurs innombrables métamorphoses. Ainsi le passage consacré en introduction à l'analyse des conditions de la naissance d'Aphrodite aura-t-il réussi à montrer comment l'écume, qui ne semble recouvrer sa dignité ontologique qu'avec la modernité, est déjà louée par les mythes et la poésie présocratiques à titre d'élément authentiquement générateur, intimement lié à la fécondité. Contre le préjugé de stérilité que la métaphysique fera porter sur elle et sur toutes les formes accidentelles de l'impermanence au profit d'une ontologie de la substance qui identifie l'Être à la solidité et à la stabilité, le concept d'« aphrogénie » qui y est en germe encourage à s'interroger non seulement sur la procréation des dieux, mais aussi sur « la naissance de l'homme à partir de l'aérien, du suspendu, du mêlé et de l'inspiré ». On retiendra de tout ceci, j'espère, que l'explicitation véritable (technique, scientifique ou poétique) demande un langage hybride et un esprit joueur qui s'amuse à faire voler les concepts en éclats, comme l'enfant prend plaisir à souffler des bulles de savon sans se soucier de les voir éclater. Car c'est leur mort, et elle seule, qui permet

à la pensée de se réinventer pour s'élaner de plus belle sur les flots
écumeux de l'espace-temps, en quête d'une nouvelle *Odyssée*.

Guillaume Asselin